

Nicole Mallet

HUGO, PÈRE ET FILS, IMPORTATEUR DE SHAKESPEARE

Au XIX^e siècle, le génie de Shakespeare est passé au filtre de la prose élégante du clan Hugo pour le plus grand plaisir des lecteurs de langue française.

«Traduire un poète étranger, c'est accroître la poésie nationale», Victor Hugo. Préface pour la nouvelle traduction de Shakespeare par François-Victor Hugo (1865).

La découverte du génie de Shakespeare et la diffusion de son théâtre en France ne se sont pas faites sans heurts. Au cours des deux siècles qui ont suivi la mort du grand Élisabéthain (1616), les tenants du canon classique avaient beau jeu de brandir allégrement la bannière de la réaction à l'endroit du «barbare de génie» décrié par Voltaire. Les premières versions françaises de son oeuvre suivaient les préceptes d'acclimatation au code esthétique et moral de la société d'arrivée dont la longévité ne cesse d'étonner.

Il aura fallu le bouleversement de la Révolution de 1789, l'emprise et les audaces du mouvement romantique qui s'ensuivit pour que s'affirme peu à peu le principe de la littéralité et que le barde soit traduit sans être francisé, mutilé, édulcoré, coulé dans le moule encore chaud laissé par Racine. Le XIX^e siècle, qui fut celui des grands historiens et des découvreurs des littératures étrangères, sera ponctué de traductions, intégrales ou partielles, autant du reste que d'adaptation ou d'imitations de Shakespeare. Ce sont les traductions indirectes qui prévaudront, s'appuyant sur le *Shakespeare traduit de l'anglais* (1776-1783), travail de pionnier méritoire de Pierre Le Tourneur. C'est ainsi que Guizot, assisté d'Amédée Pichot, recourtisera cette «belle infidèle» pour produire sa propre édition en 1821. Il faudra attendre la deuxième moitié du siècle pour que paraisse

enfin un corpus de pièces qui allait faire date dans l'histoire de la traduction comme dans celle du théâtre et des idées. Il s'agit des *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, par François-Victor Hugo (1828-1873), le fils cadet du poète; quinze volumes qui parurent à Paris entre 1859 et 1865 et dont le dernier était escorté d'une préface de Victor Hugo où l'affection du père se mêle à l'admiration de l'écrivain pour louer une réalisation que le poète anglais Swinburne, vingt années plus tard, allait saluer comme «*a monument of perfect scholarshhip, of indefatigable devotion and of literary genius*».

Chaque volume est composé des traductions accompagnées d'introductions et de notes substantielles. On est frappé par l'ampleur et la minutie des recherches. L'ensemble suit un classement thématique et non chronologique qui dénote chez François-Victor Hugo une conscience remarquable de l'organisation structurelle de la création shakespearienne. Écoutons le père : «Un jeune homme s'est dévoué à ce vaste travail. À côté de cette première tâche, reproduire Shakespeare, il y en avait une deuxième, le commenter. L'une [...] exige un poète, l'autre un bénédictin. [...] Il a senti, en accomplissant cette tâche, la religion de construire un monument. Il y a consacré douze des plus belles années de la vie.»

Après le coup d'État qui mit «Napoléon le Petit» sur le trône impérial français en 1851, Victor Hugo, forcé de s'exiler, choisit les îles anglo-normandes. Lui et sa famille allaient y passer près de vingt ans, à Jersey d'abord, puis à Guernesey. En 1864, date du tricentenaire de la naissance de Shakespeare, il fera paraître *William Shakespeare*, un essai de quelque 375 pages considéré comme son manifeste esthétique le plus achevé. Dans les premières pages, l'illustre proscrit rapporte une conversation entre lui et son fils cadet, alors qu'un soir de novembre, assis dans la «salle basse» de Marine Terrace, leur résidence de Jersey, «tous deux songeaient, absorbés peut-être par cette coïncidence d'un commencement d'hiver et d'un commencement d'exil» :

«Tout à coup le fils éleva la voix et interrogea le père :

- Que penses-tu de cet exil?

- Qu'il sera long.
- Comment comptes-tu le remplir?

Le père répondit :

- Je regarderai l'océan.

Il y eut un silence. Le père reprit :

- Et toi?
- Moi, dit le fils, je traduirai Shakespeare.»

Cet essai rhapsodique sur «l'homme océan» est l'aboutissement d'un échange intellectuel prolongé et fécond qui allait doubler les liens affectifs profonds de deux hommes hors du commun autour de la figure de Shakespeare. La correspondance du jeune homme fait maintes fois état de la conscience qu'il avait de la portée et de la spécificité de son entreprise. Le fils modeste s'abritera derrière le père; il dira dans ses «Observations générales sur cette traduction» (vol. I, 1859) que l'originalité de cette édition, c'est d'offrir au public français «l'auteur de *Ruy Blas* commentant l'auteur d'*Hamlet*». Il ne faudrait pas mésestimer cependant le rôle joué par le fils dans la connaissance textuelle du dramaturge auprès d'un père de génie qui ne connaissait pas l'anglais et qui a donné sur *Hamlet*, *Le Roi Lear*, *Macbeth* des aperçus fulgurants.

Avant de s'exiler volontairement pour suivre son père, François-Victor Hugo a été un journaliste de métier engagé, ce qui lui valut d'être incarcéré pendant quelques mois en 1851-1852. C'est en prison, sur les conseils de sa mère, qu'il apprend l'anglais. Ensuite, dès 1853, il se rend régulièrement à Londres consulter des documents au British Museum. Le jeune traducteur travaille sur le texte original. Il est en cela fort conscient d'innover et l'annonce fièrement dans ses «Observations...» : «Cette traduction sera nouvelle par la forme [...] elle est faite, non sur la traduction de Letourneur mais sur le texte de Shakespeare». Il poursuit : «Disons-le hautement, pour qu'une traduction littérale de Shakespeare fût possible, il fallait que le mouvement littéraire de 1830 eût vaincu, il fallait que la liberté qui avait triomphé en politique, eût triomphé en littérature, il fallait que la langue nouvelle, la langue révolutionnaire, la langue du mot propre

et de l'image, eût été définitivement créée.»

Emporté par son élan d'amour paternel, le préfacier proclame son fils «traducteur définitif». C'est bien sûr un leurre, surtout pour ce qui est de la traduction théâtrale, toujours ancrée dans le contexte culturel d'accueil, lui-même tributaire des mouvances de l'histoire. La traduction d'une pièce doit être refaite périodiquement si l'on veut qu'elle parle à un public donné, à un moment donné de l'histoire. La réalisation de François-Victor Hugo fut non seulement un événement culturel notable de son temps, mais son travail scrupuleux de philologue à partir des éditions variorum et non des

collections anglaises du XVIII^e siècle a permis une connaissance fine et exacte dans l'ensemble de la langue de Shakespeare. Les traducteurs modernes reconnaissent tous de près ou de loin leur dette envers lui. Les deux tiers des traductions du Shakespeare de La Pléiade (1959-1963) sont les siennes. Il en est de même dans l'édition Garnier (1961-1964), où elles voisinent avec celles de Gides et de Supervielle.

Cette version, qui a résisté à l'épreuve du temps, s'adressait plus à un public de lecteurs qu'au monde du spectacle. À notre époque, l'accent est mis, à juste titre, sur la représentation. Jean-Michel Desprats, l'un des plus prestigieux traducteurs contemporains du théâtre Shakespearien, prône une «littéralité bien tempérée» qui doit prendre en compte la théâtralité de la langue. Sans l'apport précieux du travail attentif et inspiré de François-Victor Hugo, la reconquête de Shakespeare au XX^e siècle n'aurait certainement pas pu avoir lieu.

Source : Ce portrait a été publié dans la revue *Circuit* (n^o 44, 1994, p. 23-24) de l'Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec dans la chronique «Pages d'histoire» dirigée par Pierre Cloutier. Titulaire d'un doctorat de la Sorbonne, Nicole Mallet était alors professeure au département des langues romanes de l'Université de l'Alberta.

